

Une source de Lovecraft : Le Diable au XIX^e siècle

par Jacques Van Herp

Lovecraft a dressé, dans ses contes, la liste des ouvrages consultés par ses héros : *Unaussprechlichen Kulten* de von Juntz, *le Culte des Goules* du comte d'Erlette, *De Vermis Mysteriis* de Ludwig Prinn, *le Liber Ivonis*, *le Livre d'Eibon*, et, bien entendu, *le Necronomicon* d'Abdul Alhazred.

Un titre fait singulièrement défaut : *Le Diable au XIX^e siècle* du Dr Bataille (i.e. Hacks et Léo Taxil). A ma connaissance nul n'a encore rapproché cette œuvre et l'univers de Lovecraft. Les raisons de cet oubli sont simples : *Le Diable au XIX^e siècle* est de ces livres que l'on n'ouvre plus. D'abord en raison de son volume : 2000 pages in 8°, deux tomes au total. Ensuite tout le monde sait bien qu'il s'agit d'une mystification, d'une pseudo-machine de guerre anti maçonnique, en réalité destinée « à battre monnaie avec la crédulité connue et l'insondable bêtise des catholiques. » (Dixit Hacks dans *La Libre Parole*, 31-10-1896.)

A l'époque l'ouvrage connut un extraordinaire succès de vente et de traduction, mais depuis c'est l'oubli, on rougirait d'avouer s'intéresser à cette énorme machine, souvent fastidieuse et indigeste. Mais l'œuvre n'est pas de celles que l'on peut dédaigneusement écarter, à condition de la prendre pour ce qu'elle est : un ouvrage d'imagination, un roman-feuilleton fantastique.

Du point de vue documentaire *Le Diable* n'est pas sans valeur, pour qui est tant soit peu averti du sujet, du point de vue romanesque il étonne : nous avons la préfiguration très poussée de l'univers de Lovecraft. Pour tout dire on a constamment l'impression d'une ébauche, d'un premier jet,

écrit par une main sans talent, dépourvue des dons de l'écrivain, mais dont l'imagination fut débordante. Et l'impression qui s'impose est que le sujet échappa à ses auteurs.

Le dessein de Hacks-Taxil était de ridiculiser la croyance de certains milieux catholiques voyant en la France-Maçonnerie « La Synagogue de Satan ». Il s'agissait de révéler aux lecteurs confiants que, derrière la façade rationaliste, se dissimulait une véritable contre-église, avec ses dogmes, ses livres révélés, ses prières, ses sacrements, ses temples et son Vatican.

Imaginons Hacks et Taxil désireux de s'enrichir aux dépens des niais, jobards et gogos. Il convenait de faire durer la plaisanterie le plus longtemps possible. Et borner les révélations à ce panthéisme vague des premiers chapitres, ou encore à limiter la « religion » maçonnique à ce crédo :

Je crois en un Dieu générateur, principe du Bien, qui de toute éternité combat le Dieu destructeur, principe du mal.

Je crois à l'Humanité indestructible, se renouvelant et se multipliant à travers les siècles. Je crois au triomphe futur et irrévocable de la vérité sur le mensonge, de la vertu sur le vice, de la justice sur l'arbitraire, de la science sur l'erreur, de la liberté sur le despotisme, de la raison sur la superstition, de l'amour sur la stérilité, de la lumière sur les ténèbres, du bien sur le mal (t. I, p. 126)

Cela pourrait être signé Auguste-Comte et se réciter dans les temples de l'église positiviste devant le portrait de Clotilde de Vaux. Et le lecteur aurait pu se laisser abuser sans que l'on doutât pour autant de son intelligence... Mais le dessein des auteurs était tout autre : inventer les bourdes les plus énormes et voir jusqu'où irait la crédulité des lecteurs. Et dans ce domaine ils allèrent fort loin. Mais, et c'est là l'intéressant pour nous, les auteurs, poussant toujours plus avant dans l'invention, inventèrent pour le plaisir pur de l'imagination, oubliant quel était leur dessein.

Passes pour les prodiges opérés dans les Loges : le serpent écrivant ses prophéties sur le dos nu de Sophie Walder, Asmodée apportant la queue du Lion de St-Marc, conquise dans un combat contre Adonaï ou le diable se muant en jeune fille pour séduire un Franc-maçon, et devenant crocodile pour improviser des sonates au piano, ou Lucifer présidant régulièrement le conseil secret de Charleston. Toutes ces énormités pouvaient trouver place dans la machine de guerre, en montrant comment les benêts de sacristie tombaient dans tous les panneaux.

Mais que dire de l'invention purement gratuite, sans aucune nécessité polémique, de civilisations qui précéderent la nôtre, dont le culte de Lucifer est un souvenir affaibli, civilisations ensemencées par une race venue des étoiles ? Thèmes qui revient avec insistance au long des deux mille pages du roman. Et tout d'abord l'universalité du culte satanique :

Je montrerai cette étrangeté des rites lucifériens qui se ressemblent partout, se copient, dans les contrées les plus différentes de mœurs et de coutumes ; et cela à un tel point que j'ai été stupéfait, après avoir frémi d'horreur au spectacle de certaines pratiques, aux Indes et en Chine, de les retrouver chez les théurgistes civilisés d'Amérique et d'Europe (t. I, p. 31).

C'est le ton de l'Appel de Cthulhu et autres contes, l'omniprésence de Lucifer répond à celle de Yogg-Sottoth, le bouc aux mille chevreaux. Mêmes invocations, même conspiration silencieuse dont le but est de nous soumettre aux forces obscures. Conspiration qui, dans les deux cas, prend l'aspect d'un culte voué aux puissances de la nuit, culte dont l'unicité

est totale sous la diversité des rites, pratiqué par les noirs d'Amérique et d'Afrique, les lamas du Thibet et les Esquimaux de Groenland, comme par les occultistes de Londres, New York et Berlin.

Chez Lovecraft d'autres planètes sont sous l'emprise de ceux qui traversent l'espace sur leurs ailes. Chez Bataille la Terre est cernée déjà par les forces nocturnes. Adonaï ne possède plus que notre monde, et cette autre planète, Oolis, sise dans le système de Sirius (t. II, p. 900).

Et tout comme Lovecraft, Bataille fera allusion à des réalités orgéaques et obscènes, évoquées à mi-voix, les yeux baissés, et dont nous ignorerons toujours le fin mot.

Ce culte est une survivance de civilisations dont nous ignorons tout, mais dont les ruines nous disent qu'elle durent être puissantes et gigantesques :

On rencontre sur ces territoires, d'une immensité invraisemblable, des traces d'une civilisation et d'un art qui déconcertent l'explorateur. C'est, par exemple, toute une architecture grandiose et admirablement étudiée (...) dont nous parcourons quelques restes absolument fantastiques, invraisemblables, avec des escaliers donnant accès à des demeures dignes des légendes de génies et de fées, escaliers dont chaque marche a mille mètres d'étendue, et dont la longueur totale, pour arriver à la porte, est de deux lieues (un escalier de deux lieues !), des maisons dont chaque pierre a de deux cents à cinq cents mètres carrés de dimension et dont trois cents mètres de profondeur fouillée n'ont pas encore pu faire trouver le fond ni les assises !... Que sont les pyramides d'Egypte à côté de cela ! et comme on comprend bien que ces gens-là aient pu projeter et tenter la tour de Babel !...

(...) Qui donc habitait là en ces temps si lointains ? Quels étaient les géants ou les merveilleux mécaniciens de ces contrées étonnantes ? Que s'est-il donc passé là pour avoir ruiné et enfoui ces constructions qui défiaient les siècles ? Quel mystère est caché au fond de ce problème indéchiffrable ?...

(...) On sent qu'une main toute-puissante a écrasé cet ancien monde civilisé, pesant sur lui de tout son poids (t. I, p. 58).

Il y eut donc là une catastrophe qui engloutit tout un monde, dont les sommets seuls maintenant surnagent. (...) Du côté de l'Asie, des vestiges d'une civilisation gigantesque, hors de toute proportion avec ce que peut concevoir quelqu'un n'ayant jamais voyagé par là, existent : il y avait donc là, comme indigènes, une race gigantesque aussi, dont les débris monumentaux laissent bien loin derrière eux ceux des peuples du nord de l'Afrique, qui cependant nous étonnent avec leur sphinx, leurs pyramides et qui n'étaient que des pygmées.

Ce qui ressort de ces restes étonnants, c'est, je le répète, la preuve de la démonolâtrie de ce peuple extraordinaire. Monstrueux par son industrie, ce peuple l'était aussi par son intelligence et son nombre ; sa civilisation raffinée a eu comme une répercussion en Chine, où le feu grégeois, la boussole, la poudre, l'imprimerie ont été connus bien avant de l'être des nations européennes. Et, vice inséparable de l'éloignement du vrai Dieu, l'orgueil devait dévorer les anciens Khmers et les peuples du monde d'Hoëckel : statues colossales, divinisation de l'homme d'abord, puis de la bête, architecture de proportions qui semblent surhumaines, et tant d'autres nombreux témoignages gravés et sculptés dans ces pierres immenses qui ont résisté à l'usure et au temps, tout l'atteste bien haut. (...) (t. I, p. 506-507)

Jugeons miséricordieusement la forme, ne voyons que le fond : n'est-ce pas le premier croquis des « cités blasphématoires » chères à Lovecraft ? Rien n'y manque : ni la démesure, ni l'ancienneté qui défie le temps, ni la déformation ni même les allusions voilées à une luxure sans frein et surprenante par ses inventions. Chez Lovecraft la forme donnera l'accent qui manque à ces plates descriptions, le vague et le démesuré étendront

jusqu'aux étoiles l'emprise des cités maudites, mais l'accent est déjà le même. Et davantage encore, car dans les environs de ces débris gigantesques la réalité fut faussée et le demeure :

En considérant la faune et la flore diaboliques des sommets qui surnagent de ce continent disparu, j'incline à penser que Satan, régnant en souverain maître dans cette région, a voulu dénaturer l'œuvre du Créateur, la refaire à sa manière ignoble, grotesque et horrible (t. I, p. 508)

Ces vestiges volcaniques et l'aspect de l'ensemble montrent que (...) toutes ces îles ne sont que les restes, les points élevés d'un vaste continent qui jadis a existé là, et qu'un bouleversement (...) a fait disparaître, tandis que l'Afrique (...) apparaissait, surgissant du sein des flots.

(...) On trouve là des animaux qui ressemblent à des plantes, et des plantes qui ressemblent à des animaux ; des animaux qui se nourrissent de fleurs, et des fleurs qui se nourrissent d'animaux, qu'elles prennent au piège, qu'elles tuent, mangent et digèrent ; des plantes qui se promènent et des animaux immobiles ou à peu près ; des champignons et des fougères énormes comme des arbres, et des arbres petits comme des champignons ; des hommes, enfin, qui ont l'aspect des singes, et des singes qui ressemblent à s'y méprendre à des hommes ; des fourmis, des araignées, des mouches, gigantesques, hors de toutes proportions, et des oiseaux, par contre, des chevaux, des bœufs, infiniment petits ; et, derrière et étrange singularité, tous les chats y sont noirs et naissent avec la queue cassée.

C'est là, on le voit, un monde à rebours, dont l'étude confond l'esprit (t. I, p. 55-56).

(...) C'est précisément sur les bords de ce gouffre que l'on ne voit pas, mais que l'on devine, que d'instinct l'on pressent (...) que courent, que rampent, que voltigent, que glissent et que poussent toutes ces flores et des faunes extraordinaires, biscornues, auxquelles j'ai déjà fait allusion.

(...) Tout s'agite sur ces bords, une vie curieuse y évolue, estropiée, ankylosée, toute à rebours.

Regardez cette plaine nue et stérile. Des myriades et des myriades de petits morceaux de bois y sont accumulés, des secs et des pourris, des longs et des courts, des épais, des ronds, des carrés ; et cependant, à plusieurs lieues à l'entour, il n'y a pas de forêts, ni même d'arbustes. Comment donc se sont ainsi accumulés là tous ces déchets de végétation ?

(...) Mais regardez mieux. À côté même de tous ces bois qui déjà semblent vermoulus, sont répandues sur le sol des nuées de feuilles du plus beau vert, nacrées et fraîches, humides encore de la rosée du matin. (...)

Lancez une pierre dans cet amas de feuilles et de branches, et un spectacle vous stupéfiera. Les branches et les bois pourris se mettront à courir de tous côtés, et, quant aux feuilles vertes, vous les verrez s'envoler, former un nuage, et tout à coup disparaître sous l'horizon. (...)

Dans les régions que je vous décris, vous vous approchez d'un buisson pour cueillir une belle fleur (...) à votre approche, l'arbuste se sauve, c'est un animal ; la fleur s'en vole, c'est un insecte.

(...) Vous voyez par terre un animal (...) Vous vous avancez et l'écrasez du pied. Sous votre pied c'est le vide, la terre ; c'est une fleur que vous venez de froisser. (...)

Au fond de l'eau, des choses plus curieuses encore se voient. Les plantes de cette contrée s'animent, leurs fleurs sont des bouches qui s'ouvrent, les végétaux chassent les coquillages, les crabes et pêchent les poissons ; les népenthès et les utriculaires les mangent, les digèrent, immobiles comme des boas, dont la queue végétale aurait sa racine plantée dans le sol.

Puis, sur le rivage, au moment où un poisson des plus étranges, l'anabas, sort de l'eau pour s'amuser à terre, joue avec un autre, le poursuit en sautant, grimpe comme un chat le long d'un mur ou sur un arbre, prend un bain d'air et de soleil, derrière lui, dans l'ombre, une fleur vraiment diabolique, la droséra, qui n'a ni tige, ni feuilles, ni rameaux, se glisse

silencieusement, guette le poisson promeneur, bondit sur lui, le pourchasse, enfin l'attrape pour le dévorer (t. I, p. 175-178).

Jusqu'à la dégénérescence humaine dans ces régions louches et maudites qui soit clairement annoncée :

Alors que la plante ressemble à l'animal, ce dernier ressemble à l'homme ; le singe y vit en être civilisé, parle et s'exprime, et l'homme vit à l'état sauvage, crie et ne parle pas. (...) Le singe a la peau glabre, l'homme est couvert de poils et possède une griffe au lieu de main. Le singe (...) ressemble à quelque chose, à une créature ; l'homme (...) ne ressemble à rien d'humain (t. I, p. 178).

Il y a plus, des détails même vont se retrouver au-delà des lignes générales de l'univers. On sait combien chez Lovecraft reviennent en leitmotiv les relents de la pourriture, les corps pourris et sanieux qui s'animent et se meuvent par magie. Et l'on connaît dans le cas de D. Ward ces puits fermés de trappes de pierre où vivent des créatures repoussantes, « à la puanteur innommable », et que l'on utilise pour les évocations. Tout cela, jusqu'aux odeurs, se trouve dans le docteur Bataille, tout au début, lorsqu'aux Indes il nous entraîne à Mac Bénac, le Temple de la pourriture, où se torturent les fakirs lucifériens :

Un maître de cérémonies ouvrit cette porte. Elle donnait sur un infect réduit, humide, étroit, d'où s'exhalait une forte odeur de putréfaction. Un homme était étendu au fond de ce cachot. (...)

La figure de cet homme était rongée par les rats ; un œil pendait, sanieux, devant sa bouche édentée. Les jambes, envahies par la gangrène, rongées par les ulcères, n'étaient qu'une pourriture. (...)

On vit une chose horrible. Le fakir interpellé ouvrit la bouche, dans laquelle son œil pendant entraît sans cesse, qu'il était obligé de rejeter pour pouvoir parler. (...) Deux solides gaillards (...) se détachèrent et soulevèrent une lourde dalle sur le sol. De l'excavation (...) une odeur plus épouvantable que toutes les autres, monta, et un spectacle sans nom s'offrit à mes regards. Une huitaine d'individus étaient là, dans ce cloaque, étendus, pourrissant littéralement tout vivants ; c'étaient encore des fakirs.

(...) Ceux de ces fakirs qui étaient encore vivants furent sortis du caveau et assis sur le sol devant le Baphomet : ils tombaient absolument en putrilage, en bouillie par décomposition ; on voyait leurs os blancs à nu dans les vastes plaies dont ils étaient couverts.

Au milieu de la salle on souleva d'autres dalles, sous lesquelles se trouvaient encore des vivants à demi pourris et des cadavres (t. I, p. 90-91).

Evidemment le Dr Bataille s'amuse et en remet, et c'est la grande différence. Mais parfois il atteint à une certaine poésie de l'horrible, qui fera défaut à Lovecraft, mais qui lui substituera la poésie de la terreur. En voici un exemple. Il s'agit d'un Sabbat Palladiste dans un charnier près de Calcutta :

Nous reprîmes alors notre marche (...) enjambant maintenant les cadavres, buttant contre, donnant à tout instant, sans le vouloir, des coups de pied dans les crânes dénudés, qui roulaient à terre avec un éclat sec ; par terre aussi, des lambeaux de chair, détachés par la putréfaction, grouillaient, et il fallait bien marcher là-dedans ; des milliers et des milliers d'yeux sortis des orbites, jonchaient le sol et semblaient nous regarder passer, glauques et ternes (t. I, p. 151).

Finalement là, tandis que se noue la chaîne unissant morts et vivants, vont retentir les grandes invocations :

Hémen-Hétan ! Hémen-Hétan ! Hémen-Hétan !... El-ati Titeïep !... Vay, vaa, Eyé ! ... Aaa-Eyé Exe !... Aël-el-el Ahy !... Hau ! hau ! hau ! hau (t. I, p. 154).

Voilà qui sonne presque comme les invocations aux Grands Anciens :

Dia ad aghaidhis ad audaun ... Agus bas dunach art ! Dhonas dholas ort, agus leat-sa ? Ungh.. ungh.. Rrlh...

Il y a bien d'autres concordances encore. Chez Bataille le cœur de la religion sataniste se trouve aux Etats-Unis, à Charleston. Le nœud de toute la mythologie de Cthulhu se trouve aux U.S.A. dans le Miskatonic, près d'Arkham. Le livre Apadno « qui n'est pas écrit d'une main humaine » répond aux manuscrits Pnakotiques, et enfin le livre clé du Palladisme : « Le *Nuctaméron*, très secret, très occulte, où sont enfermés les plus terribles mystères (t. II, p. 258) » répond bien au célèbre *Necronomicon*.

La différence entre les deux univers, celui de Bataille et celui de Lovecraft se situe au niveau du talent et de la poésie, non de l'imagination et de l'ampleur.

Il y a cependant une différence essentielle, fondamentale : chez Lovecraft les hommes tremblent et perdent la raison à vouloir défier l'inconnu monstrueux, à contempler la face sombre surgie de l'abîme. Chez Bataille on l'affronte les yeux dans les yeux, sans trembler. Mieux même, une mystérieuse sympathie, une sorte de complicité va lier le héros et l'un des principaux démons Athoïm-Oléath. Et là nous sentons bien que le personnage a échappé à ses créateurs. Ils eussent dû, jusqu'au bout le montrer en but aux suspensions, et lancer les démons à son assaut. Or l'un des premiers dans la hiérarchie, qui l'a percé à jour, qui n'ignore rien de ses buts et de ses visées, le prend sous la protection. Il ira même jusqu'à le combler de présents, et en public. Il s'agit d'une séance d'évocation, où Athoïm-Oléath surgit d'une fosse de feu :

Il me regardait, ne paraissait pas prendre garde aux autres, et, le doigt tendu, il me disait Toi !... Toi !... Toi !...

Il me couvait toujours de son œil tranquille, souriant et point irrité, il n'était ni bienveillant, ni sarcastique, énigmatique comme un sphinx... Enfin il plongea la main dans une de ses poches, la retira pleine de pierreries, les jeta dans ma direction et disparut.

C'est à vous tout ceci, me dit Mrs Booth, heureux vous êtes, très cher frère, d'avoir reçu un tel présent du divin esprit. Mais quels sont donc vos mérites devant notre Dieu pour avoir été l'objet d'une si éclatante préférence ? (t. II, p. 884)

Si je ne doute pas que Lovecraft ait lu l'ouvrage du Dr Bataille et qu'il y ait puisé de quoi compléter l'inspiration de Machen et d'Hogdson, il est non moins évident que l'esprit lui en fut complètement étranger.

Jacques Van Herp